

actions d'Achille, suite de neuf planches, d'après Rubens; des vignettes, d'après J. Wootton et W. Kent, pour les *Fables* de Gay, etc.

BARON (Claude), graveur français, né à Paris en 1738, élève de Philippe Le Bas, a gravé au burin quelques portraits et quatre-vingt-deux planches d'après Jacques de Sève, pour l'*Histoire naturelle* de Buffon (in-12, 1752). M. Charles Blanc cite un autre graveur du nom de Baron, qui travaillait à Paris vers 1780, et qui a fait des planches d'après Redouté, pour un ouvrage sur la botanique.

BARON (Robert), auteur et poète dramatique anglais, vivait dans le xviii^e siècle. Il a composé des comédies, des tragédies, dont la plus remarquable est *Mirza*; des poèmes publiés en 1650, ainsi que divers autres écrits.

BARON (Michel Boyron, dit), célèbre comédien et auteur dramatique, né à Paris le 8 octobre 1653, mort dans la même ville le 22 décembre 1729, était fils de Michel Boyron, marchand de cuirs à Issoudun, qui se fit comédien par amour pour une belle actrice qu'il épousa et avec laquelle il joua en province; il devint ensuite acteur de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où il remplit avec succès l'emploi des rois dans la tragédie et des paysans dans la comédie. Sa femme excellait également dans les premiers rôles de l'un et de l'autre genre. « Le père Boyron, dit un contemporain, joua plusieurs fois devant le roi Louis XIII, qui, par oblige de son véritable nom, ou dans le dessein de le lui changer, l'appela Baron; tous les courtisans et ses camarades ne le nommèrent plus autrement. Ce nom lui resta et passa à la postérité. La mère de Baron était une des plus belles femmes de son temps. » Michel Baron ayant perdu son père, en 1655, et sa mère, en 1662, resta sous la tutelle d'un de ses parents, qui, pour se débarrasser d'un pupille dont il avait dissipé les capitaux, le plaça dans la troupe de petits comédiens du dauphin, sous la direction de la veuve Raisin. Dès l'âge de douze ans, Baron se fit applaudir, non-seulement à Paris, mais aussi à la cour, où les jeunes artistes étaient souvent appelés. Ils allèrent s'établir quelque temps à Rouen, puis ils revinrent à Paris, et c'est alors que Molière ayant entendu parler avec éloge du talent naissant de Baron, et après en avoir jugé par lui-même, sollicita et obtint du roi l'ordre de le retirer de la troupe de la Raisin, pour le faire entrer dans celle qu'il avait formée et qui occupait le théâtre du Palais-Royal. « Baron, dit un critique, parut en 1670 dans la troupe de Molière, qui devint son maître en l'art du théâtre, son protecteur, son bienfaiteur et son ami intime. Mais la femme de Molière n'avait pas les mêmes égards que lui pour Baron; elle le traitait, au contraire, avec tant de dureté, qu'il se vit forcé de demander au roi la permission de quitter la troupe du Palais-Royal, pour rentrer dans celle de la Raisin, qui parcourait alors les différentes provinces du royaume. Ce ne fut cependant qu'avec beaucoup de chagrin que Baron s'éloigna de Molière, qu'il chérissait comme un père, et pour lequel il se sentait autant d'affection que de reconnaissance. Molière, apprenant les regrets de Baron, lui écrivit à Dijon, pour lui proposer de revenir auprès de lui, s'il le désirait. Baron revint, en effet, aussitôt, et il resta avec Molière jusqu'à la mort de l'illustre auteur. Baron passa alors au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et épousa, peu de temps après, Charlotte Lenoir de la Thorillière, actrice du même théâtre. Baron composa plus tard un certain nombre de comédies. *L'Homme à bonnes fortunes*, son chef-d'œuvre, obtint, en 1686, un grand succès. C'est une production plus amusante que morale, et qui retrace, dit-on, quelques-unes de ses aventures galantes. Il paraît que Baron eut de nombreux triomphes de ce genre; mais il poussa un peu loin la fatuité de ses victoires. Une fois, il s'avisait de se présenter dans le jour chez une grande dame où il n'était reçu que la nuit. « Monsieur Baron, lui dit-elle avec une froideur dédaigneuse, que venez-vous chercher ici? » Baron, piqué, répondit avec effronterie, devant toute la compagnie : « Mon bonnet de nuit. » L'orgueil était le péché mignon du comédien, qui affectait avec les grands seigneurs un ton d'égalité familière du plus mauvais goût. Il reçut un jour une bonne leçon. Son cocher et son laquais ayant été battus par ceux du marquis de Biran, Baron porta sa plainte à ce dernier, et lui dit : « Vos gens ont maltraité les miens; je vous en demande justice. » Il répéta si souvent *vos gens et les miens*, que le marquis, impatienté du parallèle, lui répondit : « Mon pauvre Baron, que diable veux-tu que je te dise? pourquoi as-tu des gens? » Ajoutons à ces traits, d'une audacieuse présomption, que Baron fut sur le point de refuser la pension que lui accorda le roi, parce que l'ordonnance était ainsi conçue : « Payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, la somme de... », etc. »

Racine avait une telle confiance dans l'intelligence et les inspirations de Baron, qu'il lui disait, après avoir donné les instructions les plus détaillées aux autres acteurs : « Pour vous, monsieur Baron, je vous livre à vous-même; votre cœur vous en apprendra plus que mes leçons. » Baron possédait un visage noble; sa taille était élevée, sa voix sonore et harmonieuse. Il joignait à ces avantages une rare intelligence et la distinction la plus parfaite. Baron jouait avec la même supériorité la co-

médie et la tragédie, et il mérita d'être appelé le Roscius de son siècle. Il avait du reste, comme nous venons de le voir, une haute opinion de lui-même, et disait carrément : « Tous les cent ans on peut voir un César, mais il en faut mille pour produire un Baron. » Rigide observateur des règles, il avait pour principe que les bras, dans le geste ordinaire, ne devaient pas s'élever au-dessus de l'œil; mais, subordonnant les règles mêmes à la nature et à la passion, il ajoutait : « Si la passion les porte au-dessus de la tête, laissez-la faire; la passion en sait plus que les règles. »

Baron n'aurait jamais sur la scène qu'après s'être mis dans l'esprit et dans le mouvement de son rôle. Il y avait telle pièce où, au fond du théâtre et derrière les coulisses, il se battait, pour ainsi dire, les flancs, pour se passionner; il apostrophait avec aigreur et injurait tous ceux qui se présentaient à lui, valets et camarades de l'un et de l'autre sexe, jusqu'à ne point ménager les termes, et il appelait cela respecter le parterre. Il ne se montrait à lui qu'avec je ne sais quelle altération de ses traits, et avec ces expressions muettes qui étaient comme l'ébauche du caractère de ses différents personnages.

Ce grand artiste, qui avait été proclamé *l'honneur et la merveille* du Théâtre-Français, se retira en 1691, dans tout l'éclat de son talent, et ne reparut qu'en 1720. Il était alors âgé de soixante-sept ans, et il joua encore une dizaine d'années avec un certain succès. A une représentation du *Cid*, dans laquelle il jouait le rôle de Rodrigue, ayant excité la gaieté du parterre en disant ces deux vers :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il les répéta avec tant de noblesse et tant d'assurance, en affectant d'appuyer sur le premier hémistiche : *Je suis jeune, il est vrai*, qu'il força le parterre à l'applaudir et à l'admirer.

Ce qui avait encore pu exciter les rires du parterre, c'est que Baron, dans la même pièce, se jetait assez lestement aux genoux de Chimène, mais, quand il fallait qu'il se relevât, on voyait arriver deux garçons de théâtre pour lui prêter la main.

Peu de temps après, il voulut encore remplir, dans la tragédie de *Britannicus*, le premier rôle. Plusieurs spectateurs, choqués de voir le personnage de Britannicus, qui est un prince à peine sorti de l'enfance, représenté par un vieillard septuagénaire, ne purent s'empêcher de rire et d'interrompre le spectacle. Baron, sans se déconcerter, s'avance sur le bord du théâtre, se croise les bras, et, après avoir regardé fixement le parterre, il s'écrie, en poussant un profond soupir : *Ingrat parterre, que j'ai élevé!* et continue son rôle.

Une autre fois, on lui cria : « Plus haut ! — Et vous, plus bas, répliqua-t-il. » Baron fut obligé de faire des excuses au public, et commença ainsi : « Messieurs, je n'ai jamais senti avec plus d'amertume qu'en ce moment la bassesse de mon état... » Les spectateurs voulurent bien se contenter de cette orgueilleuse humiliation, et les braves l'empêchèrent de continuer. « Dans les dernières années de sa vie, dit un historien, Baron fut tourmenté d'un asthme, qui le faisait beaucoup souffrir et qui, joint aux fatigues de son état, le conduisit au tombeau. Il reçut les sacrements et fut enterré dans l'église Saint-Benoît, sa paroisse. » Jean-Baptiste Rousseau fit ce quatrain pour être mis au bas de son portrait :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton;
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau charme aux beautés de Racine
Un voile aux défauts de Pradon.

Voici le jugement de Marmontel sur ce célèbre acteur :

« Baron parlait en déclamant, ou plutôt en réchant, pour parler le langage de Baron lui-même; car il était blessé du seul mot de déclamation. Il imaginait avec chaleur, il concevait avec finesse, il se pénétrait de tout l'enthousiasme de son art, montrait les ressorts de son âme au ton des sentiments qu'il avait à exprimer. Il paraissait, on oubliait l'acteur et le poète; la beauté majestueuse de son action et de ses traits répandait l'illusion et l'intérêt. Il parlait, c'était Mithridate ou César; ni ton, ni geste, ni mouvement, qui ne fût celui de la nature. Quelquefois familier, mais toujours vrai, il pensait qu'un roi dans son cabinet ne devait point être un héros de théâtre. Enfin, il fit connaître la perfection de l'art : la simplicité et la noblesse réunies, un jeu tranquille sans froideur, un jeu impétueux avec décence, des nuances infinies, sans que l'esprit s'y laissât apercevoir. En un mot, il fit oublier tout ce qui l'avait précédé, et fut le modèle de tout ce qui pouvait le suivre. »

On prétend que des prédicateurs allaient incognito au théâtre, pour apprendre de Baron à parler en public, et à bien débiter leurs discours oratoires, avec le ton et les gestes qui pouvaient y convenir. Le Père de la Rue, jésuite célèbre, se lia de la plus étroite amitié avec Baron, et allait, dit-on, le voir jouer très-souvent, pour étudier sa déclamation et ses gestes. La malignité publique attribua au jésuite les comédies de *L'Homme à bonnes fortunes* et de *L'Andrienne*. Baron réfute ces insinuations dans la préface de ces deux pièces. Outre ses pièces de théâtre, on a de cet acteur célèbre quelques odes et quelques satires

d'Horace traduites en vers français, et des poésies fugitives, bien dignes de leur titre. Voici la liste des comédies de Baron : *Le Rendez-vous des Tuileries* ou le *Coquet trompé*, comédie en trois actes et en prose, précédée d'un prologue, aussi en prose (Comédie-Française, 3 mars 1685); *Les Enlèvements*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 6 juillet 1685); *L'Homme à bonnes fortunes*, comédie en cinq actes et en prose (Comédie-Française, 30 juillet 1686); *la Coquette et la fausse prude*, comédie en cinq actes et en vers (Comédie-Française, 17 décembre 1687); *les Fontanges maltraitées*, ou des *Vapeurs*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 11 mai 1689); *la Répétition*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 10 juillet 1689); *le Débauché*, comédie en cinq actes et en prose (Comédie-Française, 8 décembre 1689); *L'Andrienne*, comédie de Terence, traduite en vers français et en cinq actes (Comédie-Française, 16 novembre 1703); *les Adelphe* ou *l'Ecole des pères*, comédie de Terence, traduite en vers français et en cinq actes (Comédie-Française, le 3 janvier 1705). Cette pièce se traîna avec peine jusqu'à la septième représentation. L'abbé de la Porte raconte, dans ses *Anecdotes dramatiques*, que « quelques jours avant que Baron fit représenter ses *Adelphe*, M. de Roquelaure lui dit : « Baron, quand veux-tu me montrer ta pièce nouvelle? Tu sais que je m'y connais? J'en ai fait fête à trois femmes d'esprit qui doivent dîner un de ces jours chez moi. Viens dîner avec nous; apporte tes *Adelphe*, et tu nous en feras la lecture. Je suis curieux de voir si tu es moins ennuyeux que Terence. » Baron accepta la proposition et se rendit, le jour indiqué, chez M. de Roquelaure, où il trouva deux comtesses et une marquise, qui lui témoignèrent une vive impatience d'entendre sa comédie. Cependant, quelque envie qu'elles parussent en avoir, elles ne laissèrent pas que de prendre le temps de dîner à leur aise. Après un repas fort long, ces dames demandèrent des cartes : « Comment! des cartes, s'écria M. de Roquelaure, vous n'y pensez pas, mesdames! vous oubliez que M. Baron se prépare à vous lire sa comédie nouvelle? — Non, non, monsieur, répondit une comtesse; nous ne l'oublions point. Tandis que nous jouerons, M. Baron nous lira sa pièce. Nous aurons deux plaisirs pour un. A ces mots, Baron, blessé dans son orgueil, se leva brusquement, gagna la porte, rompit en visière à la compagnie, et dit que sa pièce n'était point faite pour être lue à des joueuses. » C'est cette anecdote que Poinset a mise en action, avec talent, dans sa comédie intitulée : *le Cercle* ou *la Soirée à la mode*, représentée à la Comédie-Française, en 1764.

BARON (Hyacinthe-Théodore), médecin, né à Paris en 1686, mort en 1753. Il fut doyen de la Faculté, fit imprimer le *Codex*, accomplit quelques réformes utiles dans l'enseignement, créa la bibliothèque de la Faculté et publia quelques dissertations.

BARON (Hyacinthe-Théodore), médecin, fils du précédent, né à Paris en 1707, mort en 1787. Il fut également doyen de la Faculté et publia divers travaux, entre autres des notices sur les thèses soutenues dans l'école de Paris, des listes des doyens, bacheliers et docteurs depuis le xiii^e siècle, etc., enfin, un ouvrage estimé, *Formules des médicaments à l'usage des hôpitaux de l'armée* (Paris, 1758).

BARON (Théodore), médecin et chimiste, frère du précédent, né à Paris en 1715, mort en 1768. Elève et successeur de Rouelle au Jardin du roi, il fut un des travailleurs laborieux qui préparèrent les grandes réformes de la chimie. Ses nombreuses recherches ont été insérées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*.

BARON (Ernest-Théophile), luthiste célèbre et musicographe distingué, né à Breslau en 1696, mort en 1760. C'est pendant son séjour à l'éna, en 1720, qu'il commença à se faire remarquer. Nommé, en 1728, luthiste du duc de Saxe-Gotha, il resta cinq ans à la cour de ce prince, après un voyage à Dresde, où il eut l'occasion d'entendre Weiss, théoriste et luthiste du plus grand renom, qui donna une nouvelle impulsion au talent de Baron. Celui-ci se rendit ensuite à Berlin, où le roi l'engagea comme théoriste. Dès lors Baron ne s'occupa plus que de son service à la cour et de recherches sur l'art musical. Il a écrit un grand nombre de morceaux pour son instrument. C'est cependant comme musicographe qu'il est actuellement le plus connu. Son principal ouvrage didactique a pour titre : *Recherches historiques et pratiques sur le luth*.

BARON (Richard), publiciste anglais, né dans le Yorkshire, mort en 1768. Il a laissé quelques écrits, et publié les ouvrages politiques de Milton, Harrington et autres écrivains.

BARON (Auguste-Marie), littérateur, né à Paris en 1764. Il fut d'abord répétiteur de grec à l'Ecole normale, passa en Belgique en 1812 et parvint à de hautes dignités universitaires. Ses principaux écrits sont les suivants : *Introduction au manuel d'histoire ancienne* de Heeren (Bruxelles, 1834); *Poésies militaires de l'antiquité, ou Callinus et Tyrtée*, en vers français, avec notes, etc. (2^e édit., 1850); *Histoire de la littérature française jusqu'au xviii^e siècle* (2^e édit., 1851).

BARON (Claude-Jean-Accary), architecte, né à Patis en 1783, fut élève de Labarre, remporta le second grand prix en 1812 et dirigea la construction du collège Louis-le-Grand et de plusieurs des prisons de Paris.

BARON (FAY, dit), acteur français, mort à Nice en août 1864, suivit d'abord la carrière militaire et devint sous-lieutenant dans le train de l'artillerie; à la chute de l'empire, il embrassa la carrière théâtrale, dans laquelle avaient brillé ses parents, attachés au théâtre Feydeau. Baron fut successivement engagé à Genève, à l'Ambigu de Paris, au théâtre Français de Berlin, et finalement à Bruxelles. Il excellait dans l'emploi des financiers.

BARON (Charles-Antoine-Henri), peintre français contemporain, né à Besançon en 1817, est élève de M. Jean Gigoux. Il a débuté, au salon de 1840, par deux petites toiles, un *Atelier de sculpture* et une *Villa dans le pays latin*, que M. Th. Gautier signale dans la *Presse* comme des œuvres « pleines de sentiment et de couleur. » Il exposa, l'année suivante, l'*Enfance de Ribera*, puis il partit pour l'Italie, étudia avec soin les types, les costumes et les mœurs de ce pays aimé du soleil et de l'art, et revint à Paris avec une ample provision de croquis qui lui ont fourni, depuis, les motifs d'une foule de tableaux charmants. Voici la liste des ouvrages qu'il a exposés jusqu'à ce jour : en 1842, une *Sieste en Italie*; en 1843, des *Condottieri*; en 1844, *Giorgione faisant le portrait de Gaston de Foix*; en 1845, les *Oies du frère Philippe*; en 1847, *Andrea del Sarto peignant la Madonna del Sacco*, le *Papire de Palestrina* et une *Soirée d'été*, qui lui ont valu une médaille de 3^e classe; en 1848, un *Enfant vendu par les pirates* et le *Printemps en Toscane*, pour lesquels il a obtenu une médaille de 2^e classe; en 1849, les *Noces de Gamache*; en 1852, les *Patineurs*, la *Pêche*, le *Départ pour la promenade*; en 1853, un *Repas*, un *Peintre dans son atelier*; en 1855, le *Toucheur* et l'*Ouïe* (dessus de portes pour l'hôtel du ministère de l'intérieur), les *Vendanges en Romagne* (commande du ministère d'Etat) et le *Bouquet*, qui ont mérité une médaille de 3^e classe; en 1857, le *Retour de la partie de paume*, une *Cameriste* et une *Arlequinade*; en 1859, l'*Entrée d'un cabaret vénitien où les maîtres peintres allaient fêter leur patron saint Luc*, délicieuse composition qui a valu à l'artiste la croix de la Légion d'honneur; en 1861, le *Retour de chasse au château de Nointel* (Oise); en 1864, le *Tir de l'arc en Toscane* et la *Marchande de pantins*. Des scènes gaies, animées, des figures d'une dessin-volure charmante, des étoffes aux vives couleurs, aux reflets chatoyants, la joie, la vie, la lumière, la jeunesse, la grâce : voilà ce que nous offrent d'ordinaire les compositions de M. Henri Baron. Un maître de la critique, M. Paul de Saint-Victor, a dit, en parlant de cet artiste : « Il doit peindre en manchettes, comme écrivait M. de Buffon. Il aime à la folie les costumes pimpants et les toilettes mirifiques. Il pose la touche avec la coquetterie d'une soubrette collant une mouche sur la lèvre de sa maîtresse. On appelle le loup en lisant les bergeries de Florian; on payerait cher une robe de bure ou un brin de serge dans les tableaux de M. Baron. » Rien de plus spirituel, d'ailleurs, et de plus distingué que la manière dont l'artiste exécute sur la toile ses élégantes fantaisies. Il appartient, comme coloriste, à la pléiade romantique et procède à la fois de Deveria, de Roquellan, de Couture et de Diaz; ses petites figures sont traitées avec finesse et largeur en même temps, très-habilement éclairées, d'un ton chaud et brillant, son exécution, pour tout dire, réunit la coquetterie, la délicatesse, la vivacité, trois qualités qui se résument en ce qu'on nomme, en termes d'atelier, le *ragoût*. M. Baron manie le crayon avec autant d'esprit que le pinceau; il a fait beaucoup de dessins pour les illustrations de la librairie.

BARON (Vincent-Alfred), artiste dramatique et sculpteur français, né dans le département de l'Ain le 11 juin 1820, vint à Paris en 1835, avec son père, peintre de panoramas. Après avoir suivi pendant deux ans les cours de l'école de dessin, il entra dans l'atelier du sculpteur Georges Jacquot et s'inscrivit en même temps à l'Ecole des beaux-arts (1837). En 1840, le jeune artiste, que les lauriers de Bocage, de Frédéric Lemaître et de Beauvallet empêchaient de... modeler, entra au Conservatoire. Il en sortit, en 1842, pour débiter à l'Odéon où, entre autres rôles, il créa ceux d'Albert Thierry, du *Voyage à Pontoise*, de Chéren, de l'*Eunuque*. De l'Odéon, M. Baron passa à l'Ambigu, où il se fit remarquer dans Aramis, des *Mousquetaires*, et Edgar Mortimer, du *Marché de Londres*. Le théâtre de la Galté se l'attacha plus tard (1847), et il y créa avec succès Courriel, du *Courrier de Lyon*. En 1848, il parcourut avec Rachel la Belgique, la Hollande, la Suisse et le midi de la France, et fut chargé de l'emploi des jeunes premiers rôles de la tragédie. Enfin, en 1851, lors de la réouverture de la Porte-Saint-Martin dont M. Marc Fournier, son beau-frère, prenait la direction, il entra à ce théâtre et en devint chef du matériel. Six créations nouvelles donnèrent la mesure de son talent : Gaston, de la *Poissonnade*; Lucien, des *Nuits de la Seine*; Ascanio, de *Benvenuto Cellini*; de Montbrillant, de la *Faridondaine*; Paul de Chennevières, de l'*Honneur de la maison*; Lucien, du *Vieux caporal*.